

**Dimanche, 9 février 1851**

Suis-je donc bête ! Quand apprendrai-je à voir un peu au-delà des apparences ? Aujourd'hui, d'épais nuages ont envahi le ciel. Tandis que Cass faisait un petit somme, je les ai longuement étudiés, pour essayer de deviner s'ils étaient porteurs d'une simple bourrasque ou d'un vrai blizzard. Je n'aime pas savoir Will et Jeremiah sur les routes par mauvais temps.

« Lucinda, tu es à des milliers de kilomètres de nous, a soudain dit Miss Aurelia.

— C'est vrai, ai-je reconnu. Vous n'avez pas un peu de travail à me donner ? Je suis à jour avec mon courrier et mon Journal, et Cass va dormir encore une heure ou deux.

— Eh bien, un enfant va arriver un de ces prochains jours. Tu pourrais commencer à lui coudre quelque chose. J'ai des bouts de tissu là-haut dans une malle.

— Parfait. Dans combien de temps pensez-vous qu'elle va accoucher ? Emma avait dit dans deux mois, mais cela remonte à quelques semaines. »

Je ne peux pas dire que je sois pressée de voir le bébé arriver. En réalité, cela me fait peur. Depuis que Maman a perdu le sien à la naissance, je redoute ces moments-là.

« Avez-vous prévenu la sage-femme ? Nous risquons d'avoir bientôt besoin d'elle. »

Je m'efforçais de ne pas avoir l'air trop inquiète. Miss Aurelia a souri et a répondu d'une voix très calme :

« Je lui ai envoyé un message. Son mari, Jonas, vient de temps à autre me donner un coup de main et il est au courant. Nous parlerons à Cass dès que ton frère sera de retour et lui aura donné de bonnes nouvelles de sa famille. »

J'ai hoché la tête en guise de réponse et fixé la campagne enneigée derrière la fenêtre. Où étaient-ils ? Près d'Atwater, ou alors encore à Cleveland, où quelque chose les aurait retardés ? Ah, mes craintes ne les feraient pas avancer plus vite ! Je suis donc montée chercher de jolies chutes de tissu – de la fine flanelle, de la mousseline, du calicot et des morceaux de ruban.

Miss Aurelia m'a donné des ciseaux, du fil, une aiguille et, après avoir débarrassé la table de la cuisine, je me suis mise au travail. J'ai commencé par tailler des langes dans la flanelle blanche. Pendant ce temps, elle s'est installée près de la cheminée et j'ai entendu le crissement d'un crayon sur du papier.

« Qu'est-ce que vous faites ? ai-je demandé. Vous dessinez ? Vous savez dessiner ?

— Oui, un peu, a-t-elle répondu.

— Je peux regarder ?

— Pas encore. Je vais d'abord finir et ensuite, tu me diras ce que tu en penses. Je vis de la vente de mes dessins, tu sais. Et de mes tableaux.

— Vraiment ? Alors c'est vous qui avez peint tous ceux qui sont accrochés aux murs ? Je n'en ai jamais vu autant nulle part.

— Oui, pour la plupart, ils sont de moi ! »

Elle souriait, tout en gardant les yeux fixés sur sa feuille de papier.

« Je ne suis pas tout à fait une fermière, Lucy. Mes dessins et mes histoires me rapportent une bonne partie de ce dont j'ai besoin pour vivre.

— Vous vendez des histoires ? Mais où ? À qui ?

— À des magazines. Des journaux. Cela plaît que j'illustre moi-même ce que j'écris. De la sorte, on n'a pas à chercher un autre artiste. »

Je n'étais pas sûre de comprendre.

« Vous venez de dire que vous n'étiez pas une fermière. Pourtant, j'ai vu vos champs. Vous cultivez du blé, du maïs, de l'orge, de l'avoine...

— Lucy, tu es très intelligente, mais peut-être pas toujours très observatrice. Tu ne t'es jamais demandé comment une femme pouvait labourer, semer, récolter à elle seule ? Si tu veux savoir toute la vérité, je ne suis même pas veuve. »

Là, du coup, je me suis piqué le pouce avec mon aiguille ! « Ouille » Et j'ai sucé mon doigt durant au moins une minute.

Miss Aurelia s'est mise à rire.

« À voir ton expression, je crois que nous allons avoir besoin de parler un peu toutes les deux. Je vais d'abord nous préparer du thé, ensuite j'irai voir si Cass n'a besoin de rien, puis nous nous dirons nos secrets. Je suis sûre que tu auras cousu au moins trois langes avant que je puisse répondre à toutes tes questions. »

Tandis qu'elle mettait la bouilloire à chauffer, puis montait au grenier, j'ai examiné les tableaux accrochés dans la cuisine de plus près. Puis j'ai taillé encore plusieurs pièces de flanelle blanche. Si nous devions bavarder tout l'après-midi, ce n'était pas une raison pour prendre du retard dans mes travaux de couture. Je continuerais à travailler pendant qu'elle me parlerait, de femme à femme. À vrai dire, je brûlais d'impatience...

**Lundi, 10 février 1851**

Je n'en reviens toujours pas ! Miss Aurelia m'avait prévenue que sa vie n'avait rien de conventionnel. Quel euphémisme !

Son histoire a commencé pourtant assez simplement. Sa famille, originaire du Connecticut, est venue s'installer dans l'Ohio au début du siècle, comme la mienne. Ses différents membres ont défriché des terres, construit des fermes. Son père a réussi, le frère de son père pas du tout, si bien que ses parents ont réuni les deux exploitations tandis que son oncle partait plus à l'ouest.

« Tu vois où habitent Jonas et Bessie Smith ? m'a-t-elle demandé. C'est mon père qui a construit cette maison. Je la leur loue ainsi que les champs autour. »

Cela expliquait les cultures. Mais tout cela, je le savais, ou presque. Tout en continuant à ourler mes langes, j'ai attendu. Attendu qu'on en arrive aux secrets.

Miss Aurelia a repris :

« Mon père vendait du bois à des fabricants de meubles. Il était aussi trappeur et faisait le commerce des fourrures. Cela lui rapportait gros. C'est par lui que j'ai rencontré Andrew Mercer.

« Il faut que je te précise que j'étais fille unique. Ma mère faisait une fausse couche après l'autre. Je suis née six ans après leur mariage, quand ils avaient presque renoncé à tout espoir d'avoir un enfant. J'ai donc été très gâtée. On me laissait faire tout ce que je voulais.

« Andrew était trappeur et travaillait pour mon père. Quand j'ai jeté mon dévolu sur lui, mes parents ont été immédiatement d'accord et ils ont décidé de nous donner la ferme de mon oncle. Celle où nous nous trouvons en ce moment. Pendant qu'on l'aménageait, mon père a engagé un menuisier de Pittsburgh qui est venu jusqu'ici pour faire les tables, les chaises, les lits que tu vois. Il voulait pour sa fille ce qu'il y a de plus beau. Mais j'aurais dû prêter plus d'attention aux personnes qu'aux choses. »

Elle parlait d'un ton léger, presque comme si elle plaisantait. Je comprenais mieux maintenant pourquoi l'ameublement de sa maison m'avait paru si beau dès mon arrivée. Elle a repris, d'un ton soudain plus grave :

« Ma mère est tombée malade. Des problèmes de femme, dus sans doute à toutes ses fausses couches. Et elle n'a pas voulu gâcher mon bonheur, elle ne s'est pas plainte. Quand nous avons fini par comprendre qu'elle allait réellement très mal, nous nous sommes vite mariés, Andrew et moi, pour qu'elle soit sûre, avant sa mort, que l'avenir

de sa fille était tout tracé. C'était terrible : mon mariage allait pratiquement coïncider avec la disparition de ma mère. Andrew, lui, était un trappeur, un homme habitué à courir les bois, à vivre dans une cabane. Le confort, pour lui, était un mot dépourvu de sens, comme l'idée de s'installer dans une belle maison.

— Vous avez dit tout à l'heure que vous n'étiez même pas veuve, ai-je hasardé. Est-ce que vous avez... divorcé ? »

Le mot « divorce », je l'avais lu dans des romans. Mais je ne connaissais personne ayant réellement divorcé, ni aucune famille où l'on avouait qu'un de ses membres, même éloigné, l'avait fait.

« Non. Même moi, cela m'aurait choquée. Andrew n'était pas un méchant homme. Nous n'étions simplement pas faits l'un pour l'autre. Il est resté jusqu'à ce que ma mère meure. Puis il m'a laissée m'occuper de mon père et est parti pour une longue expédition dans la région du Michigan. Nous avons tout préparé ensemble. Une fois qu'il serait loin de l'Ohio, il m'enverrait une lettre m'informant de la mort d'Andrew Mercer. Je deviendrais ainsi veuve, aux yeux du village. Il a ensuite changé de nom, s'est fait appeler Mark Andrews et a continué sa vie aventureuse dans l'Ouest.

— C'est donc pour cela que vous ne vous êtes jamais remariée, ai-je dit. Vous ne savez même plus si votre mari est mort ou vivant.

— Oh si, il est tout à fait vivant. Assez bizarrement, nous sommes restés bons amis. Je reçois de temps à autre des messages de lui. Plusieurs ballots de fourrures me sont parvenus de sa part, au fil des années. Tiens, au printemps dernier, j'ai reçu un paquet de Californie, si curieux que cela puisse paraître. Mon "cousin" Mark Andrews avait trouvé un filon d'or et voulait que j'en aie ma part. Il y a donc dans mon coffre à la banque quelques belles pépites.

— Mais vous ne pouvez pas vous remarier.

— Je n'en ai pas la moindre envie ! Ah, vous, les jeunes filles, avec vos rêves d'amour plein la tête ! Vous ne pensez jamais à ce qui se passe après. Peut-être suis-je devenue trop lucide après la mort de ma mère. Le mariage peut aussi être la perte d'une femme. Elle n'est plus indépendante, elle ne possède plus rien en propre. Elle gaspille sa santé et son énergie. Ce n'est pas pour moi, tout cela ! Mon père n'avait pas encore mis la ferme au nom d'Andrew, quand nous nous sommes mariés. Il était trop absorbé par l'état de ma mère. Après, je crois qu'il a eu des doutes, car il a rédigé un testament comme quoi les deux fermes me reviendraient à moi et à moi seule. Je pourrais en disposer comme je

l'entendais. »

La tête me tournait un peu ! Miss Aurelia avait eu une vie si compliquée ! Je me doute que personne, chez nous, ne connaît le premier mot de son histoire.

« Pourquoi me confiez-vous tout cela ? » ai-je demandé.

Mon thé était froid et je n'avais pas touché à ma part de gâteau.

« Je ne sais pas trop, a-t-elle reconnu. Peut-être parce que je te sens hésiter entre ces deux jeunes gens. Peut-être aussi parce que je devine que tu as en toi une étincelle de révolte, Lucinda. Une étincelle que j'aimerais voir devenir flamme. À moins qu'en vieillissant, je n'aie tout simplement eu envie de raconter mon passé. En voyant Cass si malade, je me suis retrouvée à l'époque si cruelle où j'ai perdu ma mère.

« Bien, tout en te parlant, j'ai fait un dessin et il est maintenant terminé. Tu peux le regarder. J'en ai même fini plusieurs, cet après-midi. Peut-être amuseront-ils Cass. »

Elle m'a passé son carnet.

Dès que je l'ai ouvert, j'ai éprouvé un véritable choc. Elle m'avait représentée assise à la table de la cuisine, en train de coudre, le regard lointain, le sourire rêveur. Cela signifiait qu'elle savait lire dans mon cœur, car tandis qu'elle me parlait de son histoire d'amour avec Andrew Mercer, moi je pensais à Jeremiah Strong.

Pour ne pas regarder ce dessin-là plus longtemps, vite, j'ai tourné la page et vu d'autres portraits : Ben et Shad en train de jouer avec la neige, Emma s'occupant de Lizzie, Noémi et Ruth assises l'une contre l'autre écoutant l'histoire de leurs homonymes dans la Bible, Daniel et Mesha mangeant un gâteau.

Chaque fois, le personnage semblait sur le point de parler, de se mettre à rire.

« Vous êtes vraiment étonnante, ai-je fini par dire. Vous êtes la femme la plus extraordinaire qu'il m'ait été donné de rencontrer. »

J'ai toujours été attirée par les gens qui mènent des vies non conventionnelles. En même temps, elle m'agace un peu, Miss Aurelia ! Car avec ses yeux d'artiste, elle voit trop de choses...

### **Mardi, 17 février 1851**

C'est un bruit de pas de chevaux qui m'a tirée du sommeil très tôt ce matin. J'ai d'abord frémi. Venait-on à nouveau fouiller la maison ? J'ai eu une rapide vision des cruels yeux bleus de Clayton Roberts et écouté, espérant que le bruit s'éloignerait – mais non, il s'est rapproché. J'ai couru frapper à la porte de Miss Aurelia pour la prévenir.

Puis un sifflet strident a résonné dans l'air glacé de la nuit, et j'ai poussé un « ouf ! » de soulagement, attrapé un châle et couru ouvrir à mon frère.

« Cela fait si longtemps qu'on vous attend ! Sont-ils tous en sécurité ? Comment s'est passé le voyage ? Jeremiah est avec toi ? C'est la neige qui vous a retenus ? »

Je l'ai serré dans mes bras et il m'a serrée à son tour contre lui. Sa force m'a surprise. William est en train de devenir rapidement un homme.

« Nous les avons mis sur le bateau à vapeur qui traverse le lac et va à Windsor, au Canada. À cause de la neige, Jeremiah et moi avons dû attendre à Cleveland, dans la maison d'une famille quaker qu'il connaît.

— Dieu soit loué ! a chuchoté Miss Aurelia. William, entre vite te réchauffer. Nous allons annoncer la bonne nouvelle à Cass.

— J'ai quelque chose pour elle », a dit Will en tapotant une de ses poches.

Nous avons grimpé aussitôt au grenier. Cass ne dormait pas. À la lueur de ma chandelle, j'ai lu l'angoisse sur son visage. Je me suis assise à côté d'elle :

« Écoute bien : ta famille est au Canada. Ils sont tous sains et saufs. Libres !

— Gloire à Dieu ! »

Elle s'est redressée, les yeux pleins de larmes de joie :

« Racontez-moi tout !

— Le voyage s'est plutôt bien passé, a dit Will. Nous sommes arrivés à Cleveland le mardi matin et avons retrouvé Abraham qui se cachait dans la réserve d'un marchand de poissons, au bord du lac. Ça empestait là-dedans !

« Dès qu'il a fait nuit, nous avons cherché un moyen de faire monter les enfants en cachette sur le bateau qui traverse le lac. J'ai passé des vêtements à moi à Emma et, déguisés plus ou moins en marins, nous avons installé chaque gamin dans un tonneau vide qu'il a fallu ensuite hisser à bord. Le capitaine n'a plus eu qu'à emporter sa "cargaison" sur le sol canadien où elle est arrivée saine et sauve. »

William a tiré un papier de sa poche : « À Windsor, il y a une église baptiste près des docks. C'est là qu'il faudra aller. Emma et Abraham auront entretemps trouvé un logement. Ils laisseront leur adresse à l'église. »

Cass s'est emparée de la feuille et l'a serrée contre sa poitrine.

« Mes bébés ! Libres ! Gloire à Dieu ! »

Miss Aurelia lui a pris les mains.

« Oui, que Dieu soit loué ! Maintenant il faut aller bien et que ce nouveau petit naisse en bonne santé.

— Oui, oui, je vais aller mieux ! Mes bébés sont libres ! Le nouveau et moi, on va vite aller les rejoindre. »

Cass s'est alors tournée vers Will.

« Merci, a-t-elle dit. Vous êtes peut-être encore un garçon, mais vous avez sauvé mes enfants comme un homme. Vous les avez conduits jusqu'à la terre promise. »

Will a rougi d'un seul coup et elle a insisté :

« Un brave garçon, très courageux. »

Nous sommes redescendus et j'ai servi à mon frère un solide repas chaud. Il a englouti plusieurs assiettées.

« J'ai cru ne jamais parvenir à me réchauffer, a-t-il dit. À l'aller, les chemins étaient boueux, mais ça allait encore. Heureusement qu'au retour nous avons trouvé ce point de chute à Cleveland en attendant que la neige cesse. Après, les routes ont été très difficiles.

— Il a beaucoup neigé ?

— Oh oui, surtout près du lac Érié. Et par endroits. Il y avait des parties à peu près sèches et brusquement d'autres où Jeremiah et moi devions nous dégager d'une congère sur au moins deux cents mètres. Puis dimanche, il s'est remis à neiger.

— Jeremiah est rentré chez lui ?

— Oui, en principe. Tiens, il t'envoie une lettre. Je n'ai pas l'impression que tu voudras nous la lire à haute voix. »

Je lui ai arraché l'enveloppe des mains, les joues soudain en feu.

« Veux-tu dormir la nuit ici, William ? a proposé Miss Aurelia.

— Merci, mais Maman sera morte d'inquiétude si je suis absent plus longtemps. Je vous ai apporté du poisson, si cela vous tente. De quoi pouvez-vous avoir besoin ? Quelques provisions, peut-être ? Je le dirai à mes parents. »

Comment Will pouvait-il encore parler de poisson et de provisions ? Moi, je n'avais qu'une idée en tête : courir jusqu'à ma chambre et lire la lettre de Jeremiah. Je comptais les minutes !

« Oui, du poisson frais, c'est une bonne idée, a dit Miss Aurelia. Si tu veux rentrer chez toi, Lucinda, je peux très bien me débrouiller seule avec Cass. Je suis sûre que tu as beaucoup manqué à ta mère. »

Il n'était plus question de Jeremiah. Que venait-elle de dire ? Elle parlait de rentrer. Avais-je envie de rentrer chez moi ? Bien sûr que oui ! Maintenant que j'étais avec Will, les autres membres de ma famille me manquaient terriblement. Mais je me faisais du souci pour Cass. Impossible de la laisser avant la naissance du bébé.

« Je pense qu'il vaut quand même mieux que nous soyons deux, ai-je dit. Si Cass a des problèmes, je peux courir chercher de l'aide.

— Oui, mais ce n'est sûrement pas à un ou deux jours près.

— Je vais y réfléchir. Je ne partirai pas ce soir. »

Il fallait que Will s'en aille, Papa et Maman devaient être si impatients de le revoir et d'écouter le récit de son voyage ! Je l'ai embrassé, lui ai donné mes lettres. Du bout des doigts, je touchais toujours celle de Jeremiah, au fond de ma poche. Encore une nuit où je n'aurais pas beaucoup dormi. Mais cette fois, cela n'avait vraiment pas d'importance !

7 février

*Chère Lucinda,*

*Quand tu recevras ce mot, je serai en sécurité chez mon père et ma mère, avec mes frères et mes sœurs. Toi, tu seras toujours en train de travailler dur. Sache que je suis de plus en plus tenté de me rendre à la ferme de la veuve Mercer. C'est uniquement parce que je connais la gravité de sa maladie que je ne viens pas. Cela fait trop longtemps que nous ne nous sommes pas vus. Et comme je n'étais pas seul, au cours de ce voyage que je viens de faire, j'ai eu moins de temps et de facilité pour t'écrire.*

*Je te griffonne ceci depuis Cleveland où j'attends, en compagnie de ton frère, que la tempête se calme. C'est vraiment un excellent garçon. Will Spencer est encore très jeune, mais il a les épaules solides et est toujours prêt à se charger de lourds fardeaux. Ta famille doit être fière de lui.*

*Je suis sûr qu'il t'a déjà raconté comment notre expédition a été couronnée de succès. J'attends avec impatience de pouvoir emporter le reste des marchandises et de le livrer à bon port dès que possible. Ces voyages en plein hiver me font souffrir du froid, mais c'est aussi quelque chose de très revigorant. J'adorerais en faire un avec toi un jour. Crois-tu que nous pourrions arranger cela ? Est-ce trop hardi de ma part de te poser cette question ?*

*Quand Sœur Mercer aura retrouvé la santé, peut-être me permettras-tu de te rendre visite. Par exemple, je pourrais venir te chercher pour te reconduire chez toi. Je dois admettre, Lucinda, que tu as pris mon cœur. J'ai souvent ton visage devant les yeux. Aussi, je te prie, autorise-moi à venir bientôt.*

*En attendant, je suis  
ton ami fidèle,  
Jeremiah Strong*

**Mercredi, 12 février 1851**

*LES BÉBÉS DE CASS LIBRES !*

*ALLÉLUIA !*

Voilà ce que Cass a écrit aujourd'hui ! Je n'ai pas corrigé le dernier mot, elle était si fière de l'avoir tracé. Nous avons travaillé plus dur que jamais, mais dorénavant le cœur léger, elle parce qu'elle sait sa famille à l'abri, et moi parce que j'ai lu la lettre de Jeremiah.

« Tu as l'air d'aller mieux, Cass. Tes jambes sont encore enflées ?

— Mon âme est comme un oiseau, Miss Lucy. Mais ce bébé-là, il me fatigue beaucoup. J'ai mal aux jambes. Et puis mon cœur, voilà qu'il bat trop vite. Puis on dirait qu'il s'arrête. Tâtez pour voir. »

J'ai pris son pouls, tâté son cou, et d'un seul coup eu très peur. J'ai abrégé la leçon, en lui conseillant de faire un bon somme, puisque nous n'avions guère dormi de la nuit. Et je suis allée prévenir Miss Aurelia.

« Il vaut mieux que Bessie vienne voir ce qui se passe, a-t-elle dit, même si le bébé ne doit pas arriver tout de suite.

— Je selle un cheval et je vais la chercher, ai-je proposé. Je suis inquiète. »

C'était vrai. Mais je n'ai pas ajouté que je tenais là une formidable occasion d'être enfin dehors, même si ce n'était que pour une heure ou deux.

J'ai couru me changer et enfiler un caleçon long en laine, d'épaisses chaussettes, la grosse veste et le pantalon que je mets d'habitude quand on m'appelle la nuit. Avec une casquette, je pourrais presque passer de loin pour un garçon, mais au moins, je ne risque pas de prendre froid. Et pour faire du cheval, c'est une tenue très confortable.

Miss Aurelia m'a donné sa jument et je suis partie au petit trot à travers les champs verglacés. Le vent était coupant, mais le soleil me chauffait le dos et je me sentais bien, tout en sachant que j'effectuais une mission importante. Je pensais à Jeremiah... Il m'avait écrit. Il allait venir me voir. J'ai eu envie de chanter à pleine voix. Je suis arrivée à destination beaucoup trop vite...

Mrs. Smith m'a fait entrer dans sa cuisine où il faisait bien chaud. Elle a un bon sourire et une solide poignée de main. Elle est petite, le teint chocolat clair et a les

cheveux tressés en petites nattes à la mode africaine. Elle m'a servi du thé, du pain et du fromage, pendant que je lui expliquais ce qui n'allait pas avec Cass.

« Elle en est à combien de mois ? Elle est grosse comment ? »

Je n'ai pas trop su quoi lui répondre, aussi j'ai encerclé ma taille de mes bras :

« Difficile à dire. À peu près grosse comme ça. Elle a mal aux jambes. Elles sont très enflées. Elle pense que ce ne sera pas avant plusieurs semaines.

— C'est son premier ?

— Non, son troisième. Mais il y a aussi eu des problèmes avec les autres.

— Bon, j'irai la voir. »

Mais il fallait que j'en dise plus à Mrs. Smith. Que je la prévienne... J'ai respiré un bon coup.

« Mrs. Smith, il faut que vous sachiez... C'est une esclave en fuite. Ne venez que si vous vous sentez capable de prendre le risque.

— Je le savais. Et si je ne le prends pas, ce risque, qui le fera à ma place ? Comment crois-tu que j'aie pu venir jusqu'ici, ma fille ? Par un tour de magie ? Je suis arrivée de Virginie quand j'étais encore très jeune. Je suivais mon homme. Quelqu'un a pris des risques pour moi, en ce temps-là. Et pas seulement quelqu'un, toutes sortes de gens, des Blancs comme des Noirs. Dieu soit loué, cela fait longtemps qu'on ne me recherche plus, si bien que je peux vivre tranquillement ici. Mais je n'ai jamais oublié mon voyage. »

Je me suis sentie stupide, d'un seul coup.

« Pardon, je voulais seulement vous dire la vérité... Pour que vous soyez très prudente.

— Je sais ce que ça veut dire, être prudente. Allons, ne t'inquiète pas. Je ne peux pas venir tout de suite. Un de mes enfants a une vilaine toux, ça ressemble au croup. Mais je vais te donner des remèdes à rapporter là-bas, des herbes que tu feras infuser. Ça devrait la soulager et diminuer l'enflure des jambes, sans risque pour le bébé. »

Elle m'a tendu un petit paquet, m'a montré la quantité à utiliser, puis est allée chercher un plus gros sac.

« Ça, tu le mélangeras avec de l'eau bien chaude et tu en feras un cataplasme. Mets-lui sur la poitrine, avec une flanelle par-dessus. Matin et soir. »

Je ne comprenais pas.

« Pourquoi la poitrine, puisqu'elle a mal aux jambes ?

— On dirait, d’après ce que tu dis, que son cœur bat trop vite. Il faut calmer ça. Elle reste au lit, n’est-ce pas ?

— Oui. Depuis son arrivée.

— Bon. Vas-y, maintenant. Je passerai la voir dans un jour ou deux.

— Vous ne pourriez pas venir avant ? Miss Aurelia et moi... eh bien, nous n’avons jamais fait ça... Nous ne savons pas exactement quand le bébé va arriver et... »

Mrs. Smith s’est mise à rire.

« Personne ne sait exactement quand un bébé va naître. J’en ai mis trois au monde moi-même et aidé à la naissance de beaucoup d’autres. Allons, à nous trois nous allons faire en sorte que tout se passe pour le mieux avec celui-là. Ne t’inquiète donc pas. Je verrai votre amie bien assez tôt.

— Entendu. Merci, Mrs. Smith. »

Elle m’a tapoté la joue et je me suis sentie un peu plus stupide encore. Elle est toute petite, mais il émane d’elle un calme qui la fait paraître plus grande, un calme qui nous sera précieux quand l’accouchement de Cass aura commencé. En matière de naissance des bébés, je suis absolument nulle et, malheureusement, Miss Aurelia l’est aussi.

### **Jeudi, 13 février 1851**

Les herbes de Mrs. Smith font une tisane qui sent bon la menthe. Cela semble plaire à Cass. Le cataplasme, par contre, a une odeur épouvantable, mais elle ne se plaint pas. En fait, elle ne se plaint pratiquement de rien. Moi, je continue à coudre. J’ai terminé les langes et je viens de commencer un petit édredon en patchwork, tandis qu’elle s’exerce à écrire les noms des différents membres de sa famille sur une vieille ardoise que Miss Aurelia lui a passée.

« Ouille ! Maudite aiguille ! Et maintenant, j’ai emmêlé mon fil ! »

J’ai jeté mon ouvrage sur la table. Cass s’est levée pour le prendre et a doucement défait un nœud après l’autre. En un rien de temps, elle a tout arrangé. Je lui ai demandé :

« Mais comment fais-tu ? D’habitude, je dois couper le fil et recommencer depuis le début. »

Elle a ri :

« Il suffit de le suivre, le fil, et de défaire un nœud après l’autre. Vous allez trop vite, Miss Lucy !

— C'est que je veux avoir fini quand le bébé arrivera. En outre, je ne sais rien faire lentement, pas plus la couture qu'autre chose. Je me demande si j'aurai jamais la patience d'attendre un enfant pendant neuf mois. Dis-moi, avoir un bébé, c'est un gros travail ? »

Elle a ri à nouveau et a hoché la tête.

« Oui, c'est un gros travail. Mais c'est mieux que d'être dans les champs de tabac. Là, tout ce qu'on récolte, au bout du compte, c'est un tas de feuilles qui sentent mauvais. Tandis que, moi, j'ai chaque fois un petit enfant de plus à aimer. C'est quand même plus agréable. »

Et elle a tapoté son gros ventre.

« Oui, bien sûr. Je me rappelle la naissance de chacun de mes frères et celle de ma sœur. Ça a été dur pour Maman mais les bébés étaient adorables.

— Tous les bébés du monde sont adorables. Même si... »

Elle s'est interrompue et a poussé un gros soupir.

« Même si quoi, Cass ?

— Même si je déteste le papa de mes bébés, a-t-elle dit d'une voix si faible que j'ai eu du mal à entendre.

— Emma m'a raconté. Je suis désolée. Mais bientôt tu seras libre. Ce méchant homme ne pourra plus te faire de mal. Je t'emmènerai moi-même au Canada. Et là-bas, tu pourras te choisir un mari, un mari que tu aimeras. »

Elle a soupiré à nouveau.

« Vous êtes gentille de me dire ça, Miss Lucy. Mais le maître, ça fait si longtemps qu'il est toujours après moi... Il y a des jours où je crois que j'ai cent ans.

— Mais tu en as dix-neuf. À peine trois ans de plus que moi.

— Vous, vous avez toujours été libre. Derrière moi il y a des centaines d'années en esclavage », a-t-elle répliqué.

Vous pourriez me dire ce qu'on peut ajouter après cela ?

Katherine Ayres  
*Esclaves en fuite* (VIII)  
Paris, Hachette Livre, 2001